

Six lignes et au-dessous, 25. 6d. pour la première insertion, et 7d. pour chaque suivante. Dix lignes et au-dessous, 35. 4d. pour la première insertion, et 10d. pour chaque suivante. Au-dessus de dix lignes, 4d. par ligne pour la première insertion, et 1d. par ligne pour chaque suivante. Tout ordre pour les annonces doit être fait par écrit.

THE PAPERS.

EDITION HEBDOMADAIRE.—MONTREAL, MARDI, 27 AVRIL 1852.

ABONNEMENT.

Edition ordinaire, £1 0 0, par année. Idem de la semaine, 0 10 0. On peut s'abonner pour six mois, mais non pas pour une période de temps moindre. L'abonnement datera toujours du premier du mois. Le prix est invariablement payable tous les six mois et d'avance.

Vol. I.

LITTÉRATURE.

FLEUR DES BOIS, PAR FENIMORE COOPER.

TRADUCTION DE LA REDOULIERE.

CHAPITRE XXIX.

Les cris furent bientôt suivis des détonations de la mousquetterie. Avant que Maud eût le temps de réfléchir, Nick l'avait poussée dans un petit cabinet où sa mère mettait ses provisions. Il en ferma la porte à double tour, et fut sur le point de remonter pour amener dans le même lieu de sûreté Madame Willoughby et Beulah. Les bruits qui se rapprochaient l'avertirent de l'inutilité de cette tentative. Il se précipita dans la mêlée avec le désespoir d'un homme qui ne tenait pas à la vie et avec la joie farouche d'un démon.

Pour expliquer la cause de ce changement subit, il est nécessaire de revenir sur ce qui s'était passé. Nous avons vu comment un des bataillons de la porte était étayé. Pour affermir le madrier qui le soutenait, on avait disposé des coins à sa base. Le perfide Joël avait relâché ces coins, et les avait entourés d'une corde qu'il avait recouverte de terre. Personne ne passant de ce côté de la porte, Joël n'avait pas à craindre qu'on découvrit son artifice. Aussitôt que l'épaisseur des ténèbres eut relevé son courage équivoque, il pénétra entre les palissades et la muraille, accompagné du chef des Mohawks. Il suffisait de tirer doucement la corde pour enlever les coins, et dès lors il devenait facile de renverser le battant en le poussant avec violence. Un groupe de sauvages et de blancs ne tarda point à se réunir entre les deux enceintes. Michel, qui n'avait eu le malheur de choisir pour sentinelle une rare, tranquille, quand tout à coup le battant tomba à deux pas de lui. Les Indiens sautèrent dans la cour; Michel, qui n'avait pas eu le temps de prendre son fusil, s'arma de son shilleuh, et ce fut en respect les agresseurs, pendant que Joyce, Blodgett et Jamie-Allen envoyaient une décharge du haut des toits. Ce fut à ce moment que Robert Willoughby parut dans la cour, où Nick le suivit peu d'instants après. Il y eut une mêlée terrible dans les ténèbres, qu'éclairaient par intervalles les feux de la mousquetterie; Robert, Nick et l'Irlandais parvinrent à se faire jour à travers leurs nombreux adversaires et à rejoindre les hommes postés sur le toit. Mais il n'était pas dans la nature du jeune major de rester sur la galerie supérieure en laissant sa mère, Maud et Beulah exposés aux insultes des sauvages. Au milieu d'une grêle de balles, il réunit sa petite garnison, et s'apprêta à charger dans la cour, lorsqu'on entendit au dehors le roulement d'un tambour. Le jeune Blodgett, qui dans cette rare escarmouche avait déployé le courage d'un héros et le sang-froid d'un vétéran, descendit aussitôt, traversa sans défense, et ses doigts tordaient déjà les chaînes du capitaine, quand il était tombé sous le couteau de Wyandotté. Celui-ci avait éteint la lampe, et la scène qu'il s'était passée eût n'aurait pu être racontée par les acteurs eux-mêmes. Un second Mohawk était tombé; et les quatre autres, se frappant mutuellement dans l'obscurité, horriblement mutilés par le couteau du Tuscaraora, avaient battu en retraite en vomissant des imprécations.

Madame Willoughby était encore à la même place, mais elle avait cessé de vivre. Son corps, renversé sur une chaise, ne portait aucune trace de violence; il était évident qu'elle avait suivi son époux dans un monde meilleur sous l'impression du malheur qui avait séparé Beulah et elle. Ce fut alors qu'il put se rendre compte de ce qui s'était passé dans cette chambre fatale. Les regards que le major promenaient autour de lui annonçaient le désordre de ses idées. Le sauvage tout ensanglanté lui montra les trois cadavres avec un sourire de triomphe. — Voyez! s'écria-t-il, tous ont leur chevelure; ils n'ont pas été scalpés!... la mort n'est rien. Nous n'essierions pas de décrire le désespoir des deux jeunes gens. Ils avaient souvent été témoins d'aussi affreuses catastrophes dans les habitations situées sur les frontières des colonies, néanmoins tout leur courage les abandonna. Calme, mais capable d'émotions profondes, Beekmann crut que son être allait se dissoudre quand il revy la corps encore chaud de Beulah. Wyandotté regardait attentivement Beekmann, qui soulageait par un torrent de larmes son cœur oppressé, lorsqu'il se sentit saisir par un bras de fer. — Où est Maud? Tuscaraora, lui demanda le major. Nick lui fit signe de le suivre, le mena au cabinet, et bientôt Maud fut dans les bras de Robert Willoughby. Il ne voulait pas la conduire à la chambre mortuaire; mais il l'entraîna doucement à la bibliothèque. — Rendons grâce à Dieu! s'écria la jeune fille en levant les mains et les yeux vers le ciel. J'ignore quel est le vainqueur; mais peu m'importe, puisque vous êtes sauvé. — O Maud, nous sommes désormais l'un pour l'autre. La mort a frappé le reste de la famille. C'était apprendre à Maud, sans aucun ménagement, les nouveaux malheurs qui venaient de fondre sur eux; mais c'était peut-être ce qu'il avait de mieux à faire dans ces tristes circonstances. Les émotions de la jeune fille avaient été tellement surexcitées qu'elle était préparée à tous les désastres. Notre tableau n'eût pas été complet si nous n'avions raconté la mort de madame Willoughby et de Beulah. Maintenant que nous nous sommes acquittés de cette pénible tâche, on nous permettra de tirer un voile sur le reste de cette affreuse nuit. Les lamentations des négresses troublèrent un moment le silence; mais bientôt la maison fut plongée dans un calme lugubre. Après une nouvelle enquête, on reconnut que Bessy, après avoir renversé un Ocaida, avait été étouffée à l'aune des fenêtres par le dernier coup qu'on avait tiré; Daniel le meunier avait succombé également. Un chirurgien qui accompagnait le détachement commença à panser les blessés, pendant que, dans les coins de la cour, les Mohawks appliquaient à leurs plaies leurs propres recettes médicales, souvent aussi efficaces que celles des savants docteurs européens. On fut étonné du petit nombre d'ennemis qu'on trouva dans la maison. Les uns s'étaient glissés au dehors avant qu'on eût posé les sentinelles; les autres étaient parvenus jusqu'au toit, d'où ils avaient gagné le sol au moyen de cordes; le reste s'était caché en

différentes parties de l'habitation, pour épier l'occasion de s'échapper. Parmi eux on ne rencontra aucune personne investie d'une autorité. Cinq minutes d'examen suffirent aux deux jeunes gens pour s'assurer qu'on ne leur disputerait plus la possession de la Roche. — Nous avons trop tardé à calmer les alarmes de ceux qui nous sont chers, dit enfin Beekmann; menez-moi à l'appartement de notre mère et de ma femme. — Hélas! Beekmann, il me reste une triste nouvelle à vous apprendre... Rassurez-vous, il y a un quart d'heure à peine que j'ai laissé Beulah et votre fils en parfaite santé; mais mon honorable père a été tué de la manière la plus extraordinaire, et vous trouverez sa femme et ses filles pleurant auprès de sa dépouille mortelle. Le colonel éprouva autant de douleur que d'étonnement. Willoughby l'instruisit des détails qu'il avait recueillis de la bouche de Maud; puis tous deux, un flambeau à la main, s'acheminèrent vers la chambre funéraire. Willoughby poussa un cri involontaire en voyant la porte ouverte; il avait espéré que Maud aurait eu la présence d'esprit de la fermer, et il trouvait cette porte béante comme pour attirer les ennemis dans l'appartement. Tout y était morte et sombre, mais à la lueur des lanternes on vit de larges traces de sang dans l'antichambre. Robert lâta les pas et entra. Quoique la lutte eût été courte, le désir de scalper avait entraîné des sauvages dans ce sanctuaire. Peu d'instants après l'envain, les plus féroces Peux Rouges s'étaient introduits dans l'intérieur de la maison. Le premier spectacle qui s'offrit aux yeux du major fut celui d'un Mohawk mort, étendu à terre sous un autre Indien dont le sang coulait à grands flots et dont les prunelles étincelaient comme celle d'un tigre affamé. Par un mouvement involontaire, le major arma sa carabine; mais il s'arrêta en reconnaissant Wyandotté dans l'Indien qui vivait encore. Ce fut alors qu'il put se rendre compte de ce qui s'était passé dans cette chambre fatale.

Madame Willoughby était encore à la même place, mais elle avait cessé de vivre. Son corps, renversé sur une chaise, ne portait aucune trace de violence; il était évident qu'elle avait suivi son époux dans un monde meilleur sous l'impression du malheur qui avait séparé Beulah et elle. Ce fut alors qu'il put se rendre compte de ce qui s'était passé dans cette chambre fatale. Les regards que le major promenaient autour de lui annonçaient le désordre de ses idées. Le sauvage tout ensanglanté lui montra les trois cadavres avec un sourire de triomphe. — Voyez! s'écria-t-il, tous ont leur chevelure; ils n'ont pas été scalpés!... la mort n'est rien. Nous n'essierions pas de décrire le désespoir des deux jeunes gens. Ils avaient souvent été témoins d'aussi affreuses catastrophes dans les habitations situées sur les frontières des colonies, néanmoins tout leur courage les abandonna. Calme, mais capable d'émotions profondes, Beekmann crut que son être allait se dissoudre quand il revy la corps encore chaud de Beulah. Wyandotté regardait attentivement Beekmann, qui soulageait par un torrent de larmes son cœur oppressé, lorsqu'il se sentit saisir par un bras de fer. — Où est Maud? Tuscaraora, lui demanda le major. Nick lui fit signe de le suivre, le mena au cabinet, et bientôt Maud fut dans les bras de Robert Willoughby. Il ne voulait pas la conduire à la chambre mortuaire; mais il l'entraîna doucement à la bibliothèque. — Rendons grâce à Dieu! s'écria la jeune fille en levant les mains et les yeux vers le ciel. J'ignore quel est le vainqueur; mais peu m'importe, puisque vous êtes sauvé. — O Maud, nous sommes désormais l'un pour l'autre. La mort a frappé le reste de la famille. C'était apprendre à Maud, sans aucun ménagement, les nouveaux malheurs qui venaient de fondre sur eux; mais c'était peut-être ce qu'il avait de mieux à faire dans ces tristes circonstances. Les émotions de la jeune fille avaient été tellement surexcitées qu'elle était préparée à tous les désastres. Notre tableau n'eût pas été complet si nous n'avions raconté la mort de madame Willoughby et de Beulah. Maintenant que nous nous sommes acquittés de cette pénible tâche, on nous permettra de tirer un voile sur le reste de cette affreuse nuit. Les lamentations des négresses troublèrent un moment le silence; mais bientôt la maison fut plongée dans un calme lugubre. Après une nouvelle enquête, on reconnut que Bessy, après avoir renversé un Ocaida, avait été étouffée à l'aune des fenêtres par le dernier coup qu'on avait tiré; Daniel le meunier avait succombé également. Un chirurgien qui accompagnait le détachement commença à panser les blessés, pendant que, dans les coins de la cour, les Mohawks appliquaient à leurs plaies leurs propres recettes médicales, souvent aussi efficaces que celles des savants docteurs européens. On fut étonné du petit nombre d'ennemis qu'on trouva dans la maison. Les uns s'étaient glissés au dehors avant qu'on eût posé les sentinelles; les autres étaient parvenus jusqu'au toit, d'où ils avaient gagné le sol au moyen de cordes; le reste s'était caché en

différentes parties de l'habitation, pour épier l'occasion de s'échapper. Parmi eux on ne rencontra aucune personne investie d'une autorité. Cinq minutes d'examen suffirent aux deux jeunes gens pour s'assurer qu'on ne leur disputerait plus la possession de la Roche. — Nous avons trop tardé à calmer les alarmes de ceux qui nous sont chers, dit enfin Beekmann; menez-moi à l'appartement de notre mère et de ma femme. — Hélas! Beekmann, il me reste une triste nouvelle à vous apprendre... Rassurez-vous, il y a un quart d'heure à peine que j'ai laissé Beulah et votre fils en parfaite santé; mais mon honorable père a été tué de la manière la plus extraordinaire, et vous trouverez sa femme et ses filles pleurant auprès de sa dépouille mortelle. Le colonel éprouva autant de douleur que d'étonnement. Willoughby l'instruisit des détails qu'il avait recueillis de la bouche de Maud; puis tous deux, un flambeau à la main, s'acheminèrent vers la chambre funéraire. Willoughby poussa un cri involontaire en voyant la porte ouverte; il avait espéré que Maud aurait eu la présence d'esprit de la fermer, et il trouvait cette porte béante comme pour attirer les ennemis dans l'appartement. Tout y était morte et sombre, mais à la lueur des lanternes on vit de larges traces de sang dans l'antichambre. Robert lâta les pas et entra. Quoique la lutte eût été courte, le désir de scalper avait entraîné des sauvages dans ce sanctuaire. Peu d'instants après l'envain, les plus féroces Peux Rouges s'étaient introduits dans l'intérieur de la maison. Le premier spectacle qui s'offrit aux yeux du major fut celui d'un Mohawk mort, étendu à terre sous un autre Indien dont le sang coulait à grands flots et dont les prunelles étincelaient comme celle d'un tigre affamé. Par un mouvement involontaire, le major arma sa carabine; mais il s'arrêta en reconnaissant Wyandotté dans l'Indien qui vivait encore. Ce fut alors qu'il put se rendre compte de ce qui s'était passé dans cette chambre fatale.

Madame Willoughby était encore à la même place, mais elle avait cessé de vivre. Son corps, renversé sur une chaise, ne portait aucune trace de violence; il était évident qu'elle avait suivi son époux dans un monde meilleur sous l'impression du malheur qui avait séparé Beulah et elle. Ce fut alors qu'il put se rendre compte de ce qui s'était passé dans cette chambre fatale. Les regards que le major promenaient autour de lui annonçaient le désordre de ses idées. Le sauvage tout ensanglanté lui montra les trois cadavres avec un sourire de triomphe. — Voyez! s'écria-t-il, tous ont leur chevelure; ils n'ont pas été scalpés!... la mort n'est rien. Nous n'essierions pas de décrire le désespoir des deux jeunes gens. Ils avaient souvent été témoins d'aussi affreuses catastrophes dans les habitations situées sur les frontières des colonies, néanmoins tout leur courage les abandonna. Calme, mais capable d'émotions profondes, Beekmann crut que son être allait se dissoudre quand il revy la corps encore chaud de Beulah. Wyandotté regardait attentivement Beekmann, qui soulageait par un torrent de larmes son cœur oppressé, lorsqu'il se sentit saisir par un bras de fer. — Où est Maud? Tuscaraora, lui demanda le major. Nick lui fit signe de le suivre, le mena au cabinet, et bientôt Maud fut dans les bras de Robert Willoughby. Il ne voulait pas la conduire à la chambre mortuaire; mais il l'entraîna doucement à la bibliothèque. — Rendons grâce à Dieu! s'écria la jeune fille en levant les mains et les yeux vers le ciel. J'ignore quel est le vainqueur; mais peu m'importe, puisque vous êtes sauvé. — O Maud, nous sommes désormais l'un pour l'autre. La mort a frappé le reste de la famille. C'était apprendre à Maud, sans aucun ménagement, les nouveaux malheurs qui venaient de fondre sur eux; mais c'était peut-être ce qu'il avait de mieux à faire dans ces tristes circonstances. Les émotions de la jeune fille avaient été tellement surexcitées qu'elle était préparée à tous les désastres. Notre tableau n'eût pas été complet si nous n'avions raconté la mort de madame Willoughby et de Beulah. Maintenant que nous nous sommes acquittés de cette pénible tâche, on nous permettra de tirer un voile sur le reste de cette affreuse nuit. Les lamentations des négresses troublèrent un moment le silence; mais bientôt la maison fut plongée dans un calme lugubre. Après une nouvelle enquête, on reconnut que Bessy, après avoir renversé un Ocaida, avait été étouffée à l'aune des fenêtres par le dernier coup qu'on avait tiré; Daniel le meunier avait succombé également. Un chirurgien qui accompagnait le détachement commença à panser les blessés, pendant que, dans les coins de la cour, les Mohawks appliquaient à leurs plaies leurs propres recettes médicales, souvent aussi efficaces que celles des savants docteurs européens. On fut étonné du petit nombre d'ennemis qu'on trouva dans la maison. Les uns s'étaient glissés au dehors avant qu'on eût posé les sentinelles; les autres étaient parvenus jusqu'au toit, d'où ils avaient gagné le sol au moyen de cordes; le reste s'était caché en

différentes parties de l'habitation, pour épier l'occasion de s'échapper. Parmi eux on ne rencontra aucune personne investie d'une autorité. Cinq minutes d'examen suffirent aux deux jeunes gens pour s'assurer qu'on ne leur disputerait plus la possession de la Roche. — Nous avons trop tardé à calmer les alarmes de ceux qui nous sont chers, dit enfin Beekmann; menez-moi à l'appartement de notre mère et de ma femme. — Hélas! Beekmann, il me reste une triste nouvelle à vous apprendre... Rassurez-vous, il y a un quart d'heure à peine que j'ai laissé Beulah et votre fils en parfaite santé; mais mon honorable père a été tué de la manière la plus extraordinaire, et vous trouverez sa femme et ses filles pleurant auprès de sa dépouille mortelle. Le colonel éprouva autant de douleur que d'étonnement. Willoughby l'instruisit des détails qu'il avait recueillis de la bouche de Maud; puis tous deux, un flambeau à la main, s'acheminèrent vers la chambre funéraire. Willoughby poussa un cri involontaire en voyant la porte ouverte; il avait espéré que Maud aurait eu la présence d'esprit de la fermer, et il trouvait cette porte béante comme pour attirer les ennemis dans l'appartement. Tout y était morte et sombre, mais à la lueur des lanternes on vit de larges traces de sang dans l'antichambre. Robert lâta les pas et entra. Quoique la lutte eût été courte, le désir de scalper avait entraîné des sauvages dans ce sanctuaire. Peu d'instants après l'envain, les plus féroces Peux Rouges s'étaient introduits dans l'intérieur de la maison. Le premier spectacle qui s'offrit aux yeux du major fut celui d'un Mohawk mort, étendu à terre sous un autre Indien dont le sang coulait à grands flots et dont les prunelles étincelaient comme celle d'un tigre affamé. Par un mouvement involontaire, le major arma sa carabine; mais il s'arrêta en reconnaissant Wyandotté dans l'Indien qui vivait encore. Ce fut alors qu'il put se rendre compte de ce qui s'était passé dans cette chambre fatale.

— Cependant, Robert, dit-elle, j'approuverais une triste satisfaction à nous voir devant l'autel où nous avons si souvent prié ensemble avec ceux qui ne sont plus. — Vous avez raison, ma chère Maud; mais il y a d'autres motifs qui doivent nous déterminer. Beekmann m'a avoué que mon séjour en ces lieux pouvait inspirer des soupçons aux autorités d'Albany; mais mon mariage serait un prétexte plausible qui justifierait complètement ma présence. La crainte des dangers que courait le major mit fin aux hésitations de la fiancée. Le même jour les deux amants reçurent la bénédiction nuptiale dans la chapelle, et les cérémonies du mariage parurent d'autant plus solennelles à Maud qu'elles suivaient de près des scènes de deuil. Peu de jours après, tous ceux qui restaient à la Roche prirent le chemin du fort Stanwix; on transporta tous les objets de valeur sur des bateaux amarrés au bas des moulins. On rassembla les bestiaux épars dans les bois, et on les conduisit en troupeaux jusqu'aux prochains établissements. En un mot, le domaine fut abandonné, comme n'étant pas un séjour habitable au milieu des désordres d'une pareille guerre. Le capitaine n'ayant pas laissé de testament, son fils était son héritier légitime. Craignant que le congrès ne songeât à confisquer les propriétés d'un major de l'armée britannique, il les transmit au petit Evert par un acte que rédigea M. Woods. Après cette renonciation, il possédait encore, tant de son chef de celui de sa mère et de Maud, trois ou quatre mille livres sterling de rente, indépendamment de la solde qu'il recevait du gouvernement. C'était pour l'époque une immense fortune. En examinant les comptes de tutelle de Maud, Robert eut occasion d'admirer la probité et la générosité de son père. Les revenus de chaque année avaient accru le capital, et le major avait épousé à son insu une des plus riches héritières des colonies d'Amérique. Maud ignorait également l'état de sa fortune, et la révélation qui lui en fut faite la combla de joie en considération de son mari. A Albany, on congédia les noirs, auxquels on procura des places avantageuses chez les connaissances de la famille. Michel O'Hearn demanda à entrer dans un corps expressément destiné à combattre les Indiens. — Je n'ai ni femme ni enfant, dit-il, et, puisque nous sommes en révolution, je veux en profiter pour me divertir à ma guise. J'accompagnerai volontiers Votre Honneur, si l'on se rapproche du comté de Leitrim; mais je tiens à rester ici pour tirer vengeance des sauvages. J'ai reçu trois coups de couteau dans le côté et une balle morte à la tête, et je crois qu'il y a de quoi me rappeler le souvenir des Indiens. Je ne parle pas du capitaine, de madame Willoughby et de Miss Beulah; que le ciel leur soit ouvert! S'il y avait la moindre église dans ce pays, j'emploierais à leur faire dire des messes pour que nous n'ayez donné. En attendant, je veux scalper à mort; et malheur aux têtes de sauvages qui me tomberont sous la main! Les arguments de Willoughby ne purent changer les résolutions de Michel O'Hearn qui s'engagea avec l'intention d'illustrer sa carrière en combattant les Peux Rouges. — Et vous, Joyce, dit le major dans une entrevue qu'il eut avec le sergent, j'espère que vous ne me quitterez point. Grâce au zèle du colonel Beekmann, mon échange a déjà été opéré, et je partirai pour New-York la semaine prochaine. Vous êtes soldat, et vous pouvez encore servir. Je suis à même de vous procurer un brevet de sous-officier dans un des nouveaux régiments provinciaux qu'on se prépare à lever. — Je remercie Votre Honneur; mais je ne me sens pas disposé à accepter son offre bienveillante, car il me serait pénible de compter dans les rangs opposés le fils de mon vieux capitaine. — N'ayez pas cette crainte; je sollicite en ce moment le grade de lieutenant-colonel, et je compte retourner en Angleterre. — En ce cas, répondit le sergent, je vais entrer dans le régiment du colonel Beekmann, qui m'a proposé le grade de sergent-major. Joyce prit part aux principales affaires de la guerre; il était capitaine d'infanterie lorsque, dix années plus tard, il fut tué dans un engagement avec les Indiens. Comme il l'avait toujours désiré, il mourut les armes à la main et, par un singulier hasard, ce fut l'Irlandais qui sava le cadavre des mutilations dont il était menacé par les Peux Rouges. Blodgett avait suivi Joyce. L'intelligence et le courage de ce jeune homme lui valurent le grade de capitaine. Il acquit des connaissances durant le cours de sa carrière, et parvint au rang de général de milice et de député de l'un des nouveaux Etats. On n'avait pas vu Beekmann sourire depuis le moment où il avait contemplé le corps inanimé de Beulah. Il servit sa patrie avec zèle, et succomba dans une bataille quelques mois avant la paix. Son fils l'ayant précédé dans la tombe, Robert Willoughby se trouva de nouveau propriétaire de la Roche. Quant à Willoughby et à Maud, ils se rendirent à New-York; notre héroïne y trouva son grand-oncle, le général Méridith, le premier de son sang qu'elle eût vu depuis son enfance. Elle en fut favorablement accueillie; et comme il avait l'âge et même quelque chose des manières du capitaine, elle reporta sur lui la tendresse qu'elle avait crue ensevelie à jamais dans la tombe de son père adoptif. Au bout de six mois, sir Robert Willoughby fut promu au grade de lieutenant-colonel dans un régiment d'infanterie et s'embarqua pour l'Angleterre. Les événements de la guerre même appartenant à l'histoire, l'indépendance de l'Amérique fut reconnue par l'Angleterre en 1783, et immédiatement après la république nouvelle entreprit la conquête pacifique de son vaste domaine. En 1785, on commença à coloniser la contrée montueuse où se sont passées la plupart des scènes que nous avons décrites. Les Peux Rouges s'étaient éloignés, et les propriétaires qui avaient cherché asile dans les villes voisines reprirent possession de leurs terres. La fumée qui s'élevait des bois défrichés obscurot bientôt l'éclair du jour. De 1785 à 1790, on bâtit Whitestown, Cooperstown et Utica, qui remplaça l'ancien fort Stanwix. Ce

— Cependant, Robert, dit-elle, j'approuverais une triste satisfaction à nous voir devant l'autel où nous avons si souvent prié ensemble avec ceux qui ne sont plus. — Vous avez raison, ma chère Maud; mais il y a d'autres motifs qui doivent nous déterminer. Beekmann m'a avoué que mon séjour en ces lieux pouvait inspirer des soupçons aux autorités d'Albany; mais mon mariage serait un prétexte plausible qui justifierait complètement ma présence. La crainte des dangers que courait le major mit fin aux hésitations de la fiancée. Le même jour les deux amants reçurent la bénédiction nuptiale dans la chapelle, et les cérémonies du mariage parurent d'autant plus solennelles à Maud qu'elles suivaient de près des scènes de deuil. Peu de jours après, tous ceux qui restaient à la Roche prirent le chemin du fort Stanwix; on transporta tous les objets de valeur sur des bateaux amarrés au bas des moulins. On rassembla les bestiaux épars dans les bois, et on les conduisit en troupeaux jusqu'aux prochains établissements. En un mot, le domaine fut abandonné, comme n'étant pas un séjour habitable au milieu des désordres d'une pareille guerre. Le capitaine n'ayant pas laissé de testament, son fils était son héritier légitime. Craignant que le congrès ne songeât à confisquer les propriétés d'un major de l'armée britannique, il les transmit au petit Evert par un acte que rédigea M. Woods. Après cette renonciation, il possédait encore, tant de son chef de celui de sa mère et de Maud, trois ou quatre mille livres sterling de rente, indépendamment de la solde qu'il recevait du gouvernement. C'était pour l'époque une immense fortune. En examinant les comptes de tutelle de Maud, Robert eut occasion d'admirer la probité et la générosité de son père. Les revenus de chaque année avaient accru le capital, et le major avait épousé à son insu une des plus riches héritières des colonies d'Amérique. Maud ignorait également l'état de sa fortune, et la révélation qui lui en fut faite la combla de joie en considération de son mari. A Albany, on congédia les noirs, auxquels on procura des places avantageuses chez les connaissances de la famille. Michel O'Hearn demanda à entrer dans un corps expressément destiné à combattre les Indiens. — Je n'ai ni femme ni enfant, dit-il, et, puisque nous sommes en révolution, je veux en profiter pour me divertir à ma guise. J'accompagnerai volontiers Votre Honneur, si l'on se rapproche du comté de Leitrim; mais je tiens à rester ici pour tirer vengeance des sauvages. J'ai reçu trois coups de couteau dans le côté et une balle morte à la tête, et je crois qu'il y a de quoi me rappeler le souvenir des Indiens. Je ne parle pas du capitaine, de madame Willoughby et de Miss Beulah; que le ciel leur soit ouvert! S'il y avait la moindre église dans ce pays, j'emploierais à leur faire dire des messes pour que nous n'ayez donné. En attendant, je veux scalper à mort; et malheur aux têtes de sauvages qui me tomberont sous la main! Les arguments de Willoughby ne purent changer les résolutions de Michel O'Hearn qui s'engagea avec l'intention d'illustrer sa carrière en combattant les Peux Rouges. — Et vous, Joyce, dit le major dans une entrevue qu'il eut avec le sergent, j'espère que vous ne me quitterez point. Grâce au zèle du colonel Beekmann, mon échange a déjà été opéré, et je partirai pour New-York la semaine prochaine. Vous êtes soldat, et vous pouvez encore servir. Je suis à même de vous procurer un brevet de sous-officier dans un des nouveaux régiments provinciaux qu'on se prépare à lever. — Je remercie Votre Honneur; mais je ne me sens pas disposé à accepter son offre bienveillante, car il me serait pénible de compter dans les rangs opposés le fils de mon vieux capitaine. — N'ayez pas cette crainte; je sollicite en ce moment le grade de lieutenant-colonel, et je compte retourner en Angleterre. — En ce cas, répondit le sergent, je vais entrer dans le régiment du colonel Beekmann, qui m'a proposé le grade de sergent-major. Joyce prit part aux principales affaires de la guerre; il était capitaine d'infanterie lorsque, dix années plus tard, il fut tué dans un engagement avec les Indiens. Comme il l'avait toujours désiré, il mourut les armes à la main et, par un singulier hasard, ce fut l'Irlandais qui sava le cadavre des mutilations dont il était menacé par les Peux Rouges. Blodgett avait suivi Joyce. L'intelligence et le courage de ce jeune homme lui valurent le grade de capitaine. Il acquit des connaissances durant le cours de sa carrière, et parvint au rang de général de milice et de député de l'un des nouveaux Etats. On n'avait pas vu Beekmann sourire depuis le moment où il avait contemplé le corps inanimé de Beulah. Il servit sa patrie avec zèle, et succomba dans une bataille quelques mois avant la paix. Son fils l'ayant précédé dans la tombe, Robert Willoughby se trouva de nouveau propriétaire de la Roche. Quant à Willoughby et à Maud, ils se rendirent à New-York; notre héroïne y trouva son grand-oncle, le général Méridith, le premier de son sang qu'elle eût vu depuis son enfance. Elle en fut favorablement accueillie; et comme il avait l'âge et même quelque chose des manières du capitaine, elle reporta sur lui la tendresse qu'elle avait crue ensevelie à jamais dans la tombe de son père adoptif. Au bout de six mois, sir Robert Willoughby fut promu au grade de lieutenant-colonel dans un régiment d'infanterie et s'embarqua pour l'Angleterre. Les événements de la guerre même appartenant à l'histoire, l'indépendance de l'Amérique fut reconnue par l'Angleterre en 1783, et immédiatement après la république nouvelle entreprit la conquête pacifique de son vaste domaine. En 1785, on commença à coloniser la contrée montueuse où se sont passées la plupart des scènes que nous avons décrites. Les Peux Rouges s'étaient éloignés, et les propriétaires qui avaient cherché asile dans les villes voisines reprirent possession de leurs terres. La fumée qui s'élevait des bois défrichés obscurot bientôt l'éclair du jour. De 1785 à 1790, on bâtit Whitestown, Cooperstown et Utica, qui remplaça l'ancien fort Stanwix. Ce

— Cependant, Robert, dit-elle, j'approuverais une triste satisfaction à nous voir devant l'autel où nous avons si souvent prié ensemble avec ceux qui ne sont plus. — Vous avez raison, ma chère Maud; mais il y a d'autres motifs qui doivent nous déterminer. Beekmann m'a avoué que mon séjour en ces lieux pouvait inspirer des soupçons aux autorités d'Albany; mais mon mariage serait un prétexte plausible qui justifierait complètement ma présence. La crainte des dangers que courait le major mit fin aux hésitations de la fiancée. Le même jour les deux amants reçurent la bénédiction nuptiale dans la chapelle, et les cérémonies du mariage parurent d'autant plus solennelles à Maud qu'elles suivaient de près des scènes de deuil. Peu de jours après, tous ceux qui restaient à la Roche prirent le chemin du fort Stanwix; on transporta tous les objets de valeur sur des bateaux amarrés au bas des moulins. On rassembla les bestiaux épars dans les bois, et on les conduisit en troupeaux jusqu'aux prochains établissements. En un mot, le domaine fut abandonné, comme n'étant pas un séjour habitable au milieu des désordres d'une pareille guerre. Le capitaine n'ayant pas laissé de testament, son fils était son héritier légitime. Craignant que le congrès ne songeât à confisquer les propriétés d'un major de l'armée britannique, il les transmit au petit Evert par un acte que rédigea M. Woods. Après cette renonciation, il possédait encore, tant de son chef de celui de sa mère et de Maud, trois ou quatre mille livres sterling de rente, indépendamment de la solde qu'il recevait du gouvernement. C'était pour l'époque une immense fortune. En examinant les comptes de tutelle de Maud, Robert eut occasion d'admirer la probité et la générosité de son père. Les revenus de chaque année avaient accru le capital, et le major avait épousé à son insu une des plus riches héritières des colonies d'Amérique. Maud ignorait également l'état de sa fortune, et la révélation qui lui en fut faite la combla de joie en considération de son mari. A Albany, on congédia les noirs, auxquels on procura des places avantageuses chez les connaissances de la famille. Michel O'Hearn demanda à entrer dans un corps expressément destiné à combattre les Indiens. — Je n'ai ni femme ni enfant, dit-il, et, puisque nous sommes en révolution, je veux en profiter pour me divertir à ma guise. J'accompagnerai volontiers Votre Honneur, si l'on se rapproche du comté de Leitrim; mais je tiens à rester ici pour tirer vengeance des sauvages. J'ai reçu trois coups de couteau dans le côté et une balle morte à la tête, et je crois qu'il y a de quoi me rappeler le souvenir des Indiens. Je ne parle pas du capitaine, de madame Willoughby et de Miss Beulah; que le ciel leur soit ouvert! S'il y avait la moindre église dans ce pays, j'emploierais à leur faire dire des messes pour que nous n'ayez donné. En attendant, je veux scalper à mort; et malheur aux têtes de sauvages qui me tomberont sous la main! Les arguments de Willoughby ne purent changer les résolutions de Michel O'Hearn qui s'engagea avec l'intention d'illustrer sa carrière en combattant les Peux Rouges. — Et vous, Joyce, dit le major dans une entrevue qu'il eut avec le sergent, j'espère que vous ne me quitterez point. Grâce au zèle du colonel Beekmann, mon échange a déjà été opéré, et je partirai pour New-York la semaine prochaine. Vous êtes soldat, et vous pouvez encore servir. Je suis à même de vous procurer un brevet de sous-officier dans un des nouveaux régiments provinciaux qu'on se prépare à lever. — Je remercie Votre Honneur; mais je ne me sens pas disposé à accepter son offre bienveillante, car il me serait pénible de compter dans les rangs opposés le fils de mon vieux capitaine. — N'ayez pas cette crainte; je sollicite en ce moment le grade de lieutenant-colonel, et je compte retourner en Angleterre. — En ce cas, répondit le sergent, je vais entrer dans le régiment du colonel Beekmann, qui m'a proposé le grade de sergent-major. Joyce prit part aux principales affaires de la guerre; il était capitaine d'infanterie lorsque, dix années plus tard, il fut tué dans un engagement avec les Indiens. Comme il l'avait toujours désiré, il mourut les armes à la main et, par un singulier hasard, ce fut l'Irlandais qui sava le cadavre des mutilations dont il était menacé par les Peux Rouges. Blodgett avait suivi Joyce. L'intelligence et le courage de ce jeune homme lui valurent le grade de capitaine. Il acquit des connaissances durant le cours de sa carrière, et parvint au rang de général de milice et de député de l'un des nouveaux Etats. On n'avait pas vu Beekmann sourire depuis le moment où il avait contemplé le corps inanimé de Beulah. Il servit sa patrie avec zèle, et succomba dans une bataille quelques mois avant la paix. Son fils l'ayant précédé dans la tombe, Robert Willoughby se trouva de nouveau propriétaire de la Roche. Quant à Willoughby et à Maud, ils se rendirent à New-York; notre héroïne y trouva son grand-oncle, le général Méridith, le premier de son sang qu'elle eût vu depuis son enfance. Elle en fut favorablement accueillie; et comme il avait l'âge et même quelque chose des manières du capitaine, elle reporta sur lui la tendresse qu'elle avait crue ensevelie à jamais dans la tombe de son père adoptif. Au bout de six mois, sir Robert Willoughby fut promu au grade de lieutenant-colonel dans un régiment d'infanterie et s'embarqua pour l'Angleterre. Les événements de la guerre même appartenant à l'histoire, l'indépendance de l'Amérique fut reconnue par l'Angleterre en 1783, et immédiatement après la république nouvelle entreprit la conquête pacifique de son vaste domaine. En 1785, on commença à coloniser la contrée montueuse où se sont passées la plupart des scènes que nous avons décrites. Les Peux Rouges s'étaient éloignés, et les propriétaires qui avaient cherché asile dans les villes voisines reprirent possession de leurs terres. La fumée qui s'élevait des bois défrichés obscurot bientôt l'éclair du jour. De 1785 à 1790, on bâtit Whitestown, Cooperstown et Utica, qui remplaça l'ancien fort Stanwix. Ce

— Cependant, Robert, dit-elle, j'approuverais une triste satisfaction à nous voir devant l'autel où nous avons si souvent prié ensemble avec ceux qui ne sont plus. — Vous avez raison, ma chère Maud; mais il y a d'autres motifs qui doivent nous déterminer. Beekmann m'a avoué que mon séjour en ces lieux pouvait inspirer des soupçons aux autorités d'Albany; mais mon mariage serait un prétexte plausible qui justifierait complètement ma présence. La crainte des dangers que courait le major mit fin aux hésitations de la fiancée. Le même jour les deux amants reçurent la bénédiction nuptiale dans la chapelle, et les cérémonies du mariage parurent d'autant plus solennelles à Maud qu'elles suivaient de près des scènes de deuil. Peu de jours après, tous ceux qui restaient à la Roche prirent le chemin du fort Stanwix; on transporta tous les objets de valeur sur des bateaux amarrés au bas des moulins. On rassembla les bestiaux épars dans les bois, et on les conduisit en troupeaux jusqu'aux prochains établissements. En un mot, le domaine fut abandonné, comme n'étant pas un séjour habitable au milieu des désordres d'une pareille guerre. Le capitaine n'ayant pas laissé de testament, son fils était son héritier légitime. Craignant que le congrès ne songeât à confisquer les propriétés d'un major de l'armée britannique, il les transmit au petit Evert par un acte que rédigea M. Woods. Après cette renonciation, il possédait encore, tant de son chef de celui de sa mère et de Maud, trois ou quatre mille livres sterling de rente, indépendamment de la solde qu'il recevait du gouvernement. C'était pour l'époque une immense fortune. En examinant les comptes de tutelle de Maud, Robert eut occasion d'admirer la probité et la générosité de son père. Les revenus de chaque année avaient accru le capital, et le major avait épousé à son insu une des plus riches héritières des colonies d'Amérique. Maud ignorait également l'état de sa fortune, et la révélation qui lui en fut faite la combla de joie en considération de son mari. A Albany, on congédia les noirs, auxquels on procura des places avantageuses chez les connaissances de la famille. Michel O'Hearn demanda à entrer dans un corps expressément destiné à combattre les Indiens. — Je n'ai ni femme ni enfant, dit-il, et, puisque nous sommes en révolution, je veux en profiter pour me divertir à ma guise. J'accompagnerai volontiers Votre Honneur, si l'on se rapproche du comté de Leitrim; mais je tiens à rester ici pour tirer vengeance des sauvages. J'ai reçu trois coups de couteau dans le côté et une balle morte à la tête, et je crois qu'il y a de quoi me rappeler le souvenir des Indiens. Je ne parle pas du capitaine, de madame Willoughby et de Miss Beulah; que le ciel leur soit ouvert! S'il y avait la moindre église dans ce pays, j'emploierais à leur faire dire des messes pour que nous n'ayez donné. En attendant, je veux scalper à mort; et malheur aux têtes de sauvages qui me tomberont sous la main! Les arguments de Willoughby ne purent changer les résolutions de Michel O'Hearn qui s'engagea avec l'intention d'illustrer sa carrière en combattant les Peux Rouges. — Et vous, Joyce, dit le major dans une entrevue qu'il eut avec le sergent, j'espère que vous ne me quitterez point. Grâce au zèle du colonel Beekmann, mon échange a déjà été opéré, et je partirai pour New-York la semaine prochaine. Vous êtes soldat, et vous pouvez encore servir. Je suis à même de vous procurer un brevet de sous-officier dans un des nouveaux régiments provinciaux qu'on se prépare à lever. — Je remercie Votre Honneur; mais je ne me sens pas disposé à accepter son offre bienveillante, car il me serait pénible de compter dans les rangs opposés le fils de mon vieux capitaine. — N'ayez pas cette crainte; je sollicite en ce moment le grade de lieutenant-colonel, et je compte retourner en Angleterre. — En ce cas, répondit le sergent, je vais entrer dans le régiment du colonel Beekmann, qui m'a proposé le grade de sergent-major. Joyce prit part aux principales affaires de la guerre; il était capitaine d'infanterie lorsque, dix années plus tard, il fut tué dans un engagement avec les Indiens. Comme il l'avait toujours désiré, il mourut les armes à la main et, par un singulier hasard, ce fut l'Irlandais qui sava le cadavre des mutilations dont il était menacé par les Peux Rouges. Blodgett avait suivi Joyce. L'intelligence et le courage de ce jeune homme lui valurent le grade de capitaine. Il acquit des connaissances durant le cours de sa carrière, et parvint au rang de général de milice et de député de l'un des nouveaux Etats. On n'avait pas vu Beekmann sourire depuis le moment où il avait contemplé le corps inanimé de Beulah. Il servit sa patrie avec zèle, et succomba dans une bataille quelques mois avant la paix. Son fils l'ayant précédé dans la tombe, Robert Willoughby se trouva de nouveau propriétaire de la Roche. Quant à Willoughby et à Maud, ils se rendirent à New-York; notre héroïne y trouva son grand-oncle, le général Méridith, le premier de son sang qu'elle eût vu depuis son enfance. Elle en fut favorablement accueillie; et comme il avait l'âge et même quelque chose des manières du capitaine, elle reporta sur lui la tendresse qu'elle avait crue ensevelie à jamais dans la tombe de son père adoptif. Au bout de six mois, sir Robert Willoughby fut promu au grade de lieutenant-colonel dans un régiment d'infanterie et s'embarqua pour l'Angleterre. Les événements de la guerre même appartenant à l'histoire, l'indépendance de l'Amérique fut reconnue par l'Angleterre en 1783, et immédiatement après la république nouvelle entreprit la conquête pacifique de son vaste domaine. En 1785, on commença à coloniser la contrée montueuse où se sont passées la plupart des scènes que nous avons décrites. Les Peux Rouges s'étaient éloignés, et les propriétaires qui avaient cherché asile dans les villes voisines reprirent possession de leurs terres. La fumée qui s'élevait des bois défrichés obscurot bientôt l'éclair du jour. De 1785 à 1790, on bâtit Whitestown, Cooperstown et Utica, qui remplaça l'ancien fort Stanwix. Ce

— Cependant, Robert, dit-elle, j'approuverais une triste satisfaction à nous voir devant l'autel où nous avons si souvent prié ensemble avec ceux qui ne sont plus. — Vous avez raison, ma chère Maud; mais il y a d'autres motifs qui doivent nous déterminer. Beekmann m'a avoué que mon séjour en ces lieux pouvait inspirer des soupçons aux autorités d'Albany; mais mon mariage serait un prétexte plausible qui justifierait complètement ma présence. La crainte des dangers que courait le major mit fin aux hésitations de la fiancée. Le même jour les deux amants reçurent la bénédiction nuptiale dans la chapelle, et les cérémonies du mariage parurent d'autant plus solennelles à Maud qu'elles suivaient de près des scènes de deuil. Peu de jours après, tous ceux qui restaient à la Roche prirent le chemin du fort Stanwix; on transporta tous les objets de valeur sur des bateaux amarrés au bas des moulins. On rassembla les bestiaux épars dans les bois, et on les conduisit en troupeaux jusqu'aux prochains établissements. En un mot, le domaine fut abandonné, comme n'étant pas un séjour habitable au milieu des désordres d'une pareille guerre. Le capitaine n'ayant pas laissé de testament, son fils était son héritier légitime. Craignant que le congrès ne songeât à confisquer les propriétés d'un major de l'armée britannique, il les transmit au petit Evert par un acte que rédigea M. Woods.



G. O. DELORME, CI-DEVANT Marchand de la Grande Rue, Faubourg St. Laurent, ET DÉFINITIVEMENT ARRIVÉ DE LA CALIFORNIE.

PREND la liberté d'annoncer à ses anciens et nombreux patrons, tant de la ville que de la campagne, qu'il ouvrira son magasin au commencement de MM. PROCHAINE, à l'enseigne de QUINZE RUES VITIÈRE ET ST. LAURENT.

ENSEIGNES. Le Soussigné informe les Marchands et AGENCES EN LETTRES (de loi) de toute espèce et grandeur.

AVIS. JAMES McARTHUR prend la liberté de remercier ses amis et le public du patronage libéral qu'il a reçu pendant sa société avec M. Mitchell.

A VENDRE. UN MOULIN à FARINE, neuf, et un MOULIN à SCIE, encore inutilisé, situés sur une des plus belles places de Montréal.

DEMANDE. On a besoin dans un Hôtel Canadien d'un bon CUISINIER ou d'une bonne CUISINIÈRE.

GLOVIS LEBUC, CARROSSIER ET VOITURIER. Coin des rues St. Antoine et Ste. Marguerite.

Tabac, TABAC EN POUDE, CIGARES, Etc., Etc., Etc.

ATTENTION! AUX CANADIENS QUI SE DESTINENT POUR LES ILLINOIS.

LES SOUSSIGNÉS, en une lettre de M. CHINTELY à leur adresse, dans laquelle il recommande aux CANADIENS qui songent à émigrer de son côté de bien se procurer avant de partir des cartes de crédit.

LES SOUSSIGNÉS, en une lettre de M. CHINTELY à leur adresse, dans laquelle il recommande aux CANADIENS qui songent à émigrer de son côté de bien se procurer avant de partir des cartes de crédit.

LES SOUSSIGNÉS, en une lettre de M. CHINTELY à leur adresse, dans laquelle il recommande aux CANADIENS qui songent à émigrer de son côté de bien se procurer avant de partir des cartes de crédit.

LES SOUSSIGNÉS, en une lettre de M. CHINTELY à leur adresse, dans laquelle il recommande aux CANADIENS qui songent à émigrer de son côté de bien se procurer avant de partir des cartes de crédit.

LES SOUSSIGNÉS, en une lettre de M. CHINTELY à leur adresse, dans laquelle il recommande aux CANADIENS qui songent à émigrer de son côté de bien se procurer avant de partir des cartes de crédit.

LES SOUSSIGNÉS, en une lettre de M. CHINTELY à leur adresse, dans laquelle il recommande aux CANADIENS qui songent à émigrer de son côté de bien se procurer avant de partir des cartes de crédit.

LES SOUSSIGNÉS, en une lettre de M. CHINTELY à leur adresse, dans laquelle il recommande aux CANADIENS qui songent à émigrer de son côté de bien se procurer avant de partir des cartes de crédit.

LES SOUSSIGNÉS, en une lettre de M. CHINTELY à leur adresse, dans laquelle il recommande aux CANADIENS qui songent à émigrer de son côté de bien se procurer avant de partir des cartes de crédit.

LES SOUSSIGNÉS, en une lettre de M. CHINTELY à leur adresse, dans laquelle il recommande aux CANADIENS qui songent à émigrer de son côté de bien se procurer avant de partir des cartes de crédit.

LES SOUSSIGNÉS, en une lettre de M. CHINTELY à leur adresse, dans laquelle il recommande aux CANADIENS qui songent à émigrer de son côté de bien se procurer avant de partir des cartes de crédit.

LES SOUSSIGNÉS, en une lettre de M. CHINTELY à leur adresse, dans laquelle il recommande aux CANADIENS qui songent à émigrer de son côté de bien se procurer avant de partir des cartes de crédit.

LES SOUSSIGNÉS, en une lettre de M. CHINTELY à leur adresse, dans laquelle il recommande aux CANADIENS qui songent à émigrer de son côté de bien se procurer avant de partir des cartes de crédit.

LES SOUSSIGNÉS, en une lettre de M. CHINTELY à leur adresse, dans laquelle il recommande aux CANADIENS qui songent à émigrer de son côté de bien se procurer avant de partir des cartes de crédit.

Nous avons reçu le prospectus d'un nouveau journal, qui doit paraître prochainement en cette ville sous le titre de Morning Chronicle.

INSTITUT CANADIEN. Séance de jeudi, 15 avril 1852. Lecture et confirmation du procès verbal de la dernière séance.

La question suivante "la civilisation est-elle plus redevable à la culture qu'aux lettres" discutée dans l'affirmative par MM. Lamontagne, Dorion, Lafond et W. Smyth.

La question suivante "la civilisation est-elle plus redevable à la culture qu'aux lettres" discutée dans l'affirmative par MM. Lamontagne, Dorion, Lafond et W. Smyth.

La question suivante "la civilisation est-elle plus redevable à la culture qu'aux lettres" discutée dans l'affirmative par MM. Lamontagne, Dorion, Lafond et W. Smyth.

La question suivante "la civilisation est-elle plus redevable à la culture qu'aux lettres" discutée dans l'affirmative par MM. Lamontagne, Dorion, Lafond et W. Smyth.

La question suivante "la civilisation est-elle plus redevable à la culture qu'aux lettres" discutée dans l'affirmative par MM. Lamontagne, Dorion, Lafond et W. Smyth.

La question suivante "la civilisation est-elle plus redevable à la culture qu'aux lettres" discutée dans l'affirmative par MM. Lamontagne, Dorion, Lafond et W. Smyth.

La question suivante "la civilisation est-elle plus redevable à la culture qu'aux lettres" discutée dans l'affirmative par MM. Lamontagne, Dorion, Lafond et W. Smyth.

La question suivante "la civilisation est-elle plus redevable à la culture qu'aux lettres" discutée dans l'affirmative par MM. Lamontagne, Dorion, Lafond et W. Smyth.

La question suivante "la civilisation est-elle plus redevable à la culture qu'aux lettres" discutée dans l'affirmative par MM. Lamontagne, Dorion, Lafond et W. Smyth.

La question suivante "la civilisation est-elle plus redevable à la culture qu'aux lettres" discutée dans l'affirmative par MM. Lamontagne, Dorion, Lafond et W. Smyth.

La question suivante "la civilisation est-elle plus redevable à la culture qu'aux lettres" discutée dans l'affirmative par MM. Lamontagne, Dorion, Lafond et W. Smyth.

La question suivante "la civilisation est-elle plus redevable à la culture qu'aux lettres" discutée dans l'affirmative par MM. Lamontagne, Dorion, Lafond et W. Smyth.

La question suivante "la civilisation est-elle plus redevable à la culture qu'aux lettres" discutée dans l'affirmative par MM. Lamontagne, Dorion, Lafond et W. Smyth.

La question suivante "la civilisation est-elle plus redevable à la culture qu'aux lettres" discutée dans l'affirmative par MM. Lamontagne, Dorion, Lafond et W. Smyth.

La question suivante "la civilisation est-elle plus redevable à la culture qu'aux lettres" discutée dans l'affirmative par MM. Lamontagne, Dorion, Lafond et W. Smyth.

La question suivante "la civilisation est-elle plus redevable à la culture qu'aux lettres" discutée dans l'affirmative par MM. Lamontagne, Dorion, Lafond et W. Smyth.

La question suivante "la civilisation est-elle plus redevable à la culture qu'aux lettres" discutée dans l'affirmative par MM. Lamontagne, Dorion, Lafond et W. Smyth.

La question suivante "la civilisation est-elle plus redevable à la culture qu'aux lettres" discutée dans l'affirmative par MM. Lamontagne, Dorion, Lafond et W. Smyth.

La question suivante "la civilisation est-elle plus redevable à la culture qu'aux lettres" discutée dans l'affirmative par MM. Lamontagne, Dorion, Lafond et W. Smyth.

La question suivante "la civilisation est-elle plus redevable à la culture qu'aux lettres" discutée dans l'affirmative par MM. Lamontagne, Dorion, Lafond et W. Smyth.

la Pointe-Lévi que de St. Hyacinthe à la Pointe-Lévi; une pareille différence est essentielle quand on considère l'augmentation qui en résultera sur le prix du transport des effets et des passagers et sur la perte du temps.

1° Que les habitants de St. Hyacinthe prennent un vif intérêt à l'établissement d'une ligne de chemin de fer partant de la Pointe-Lévi, vis-à-vis Québec, et rejoignant le chemin de St. Laurent et de l'Atlantique à un point donné, et que l'établissement d'une pareille ligne serait d'un avantage immense pour tout le sud de St. Laurent, pour tout le district de Montréal, celui des Trois-Rivières, la Province Supérieure et les pays de l'Ouest.

2° Que cette ligne deva être faite en grande partie avec l'assistance du gouvernement provincial et à même ses fonds, tous les habitants de cette province ont droit de s'inquiéter de la direction que devra suivre cette ligne.

3° Qu'en faisant de Richemond le point de jonction de la ligne de Québec avec celle de St. Laurent et de l'Atlantique, on ne rend pas justice à la grande majorité de ceux qui auront occasion de s'en servir, en ce que cette route rend le trajet entre Québec et Longueuil de près de 18 à 20 milles plus long que par une ligne allant de St. Hyacinthe à la Pointe-Lévi; que ce surplus de chemin qu'on impose sans aucune bonne raison au commerce et aux voyageurs, leur fera perdre beaucoup de temps, et leur causera une dépense inutile et considérable.

4° Qu'une ligne allant de St. Hyacinthe à la Pointe-Lévi éviterait ces frais et retards, et aurait les avantages de parcourir tous et n'offrant aucun obstacle sérieux; que cette ligne passerait à travers un pays riche, abondant en produits de l'agriculture et de l'industrie, et à la portée de la plus grande partie des moulins de la rivière St. François et autres.

5° Qu'il serait à propos de faire un tracé d'une ligne entre la Pointe-Lévi et St. Hyacinthe, de manière à rencontrer les besoins de toutes les paroisses intermédiaires, et que l'exécutif en faisant faire ce nouveau tracé et y plaçant le chemin proposé, rencontrerait l'approbation de tous les producteurs et des voyageurs, de la rivière St. François, de St. Hyacinthe, Montréal, et de tous les pays dont les anciens établissements de long du fleuve St. Laurent, et diminuerait beaucoup les frais de construction en passant par un pays défriché, unids dans une grande partie du parcours, les produits prendront nécessairement cette route pour Québec et les Provinces Inférieures.

6° Qu'un mémoire fondé sur ces résolutions, signé du président et du secrétaire, soit adressé à l'exécutif de cette province, demandant un nouveau tracé entre St. Hyacinthe et la Pointe-Lévi.

7° Qu'un comité de cinq membres, dont trois formeront un quorum, soit nommé, et qu'il soit chargé de correspondre avec les habitants des paroisses et autres localités environnantes, et que ce comité ait sous sa présidence, et que ce comité soit composé de Donald George Morison, Thomas Boutilier, Louis A. Dessaulles, Louis V. Sicotte et Maurice Buckley, écuvers.

Et après remerciements votés à MM. le président et secrétaire, l'assemblée s'est ajournée.

(Signé) D. G. MORISON, Prés. H. ST. GERMAIN, Secr. (Vraie copie) H. ST. GERMAIN, Secr.

A une assemblée du comité nommé le sept août, tenue à l'Hotel Pagueau dans la ville de St. Hyacinthe, ce jour 18 Avril 1852; où étaient présents: M. D. G. MORISON, PRÉ. M. T. BOUTILLIER. M. A. DESSAULLES.

Il fut résolu 1° Que le mémoire tel que dressé par le président et secrétaire soit approuvé et transmis de suite à son excellence le gouverneur-général.

2° Que dans l'intérêt de la cause il est important de donner publicité aux résolutions de l'assemblée du dit jour 7 avril et au mémoire adressé à son excellence, dans les journaux du pays.

3° Que des circulaires comportant ces résolutions et mémoire soient adressées aux différentes paroisses entre la Pointe-Lévi.

A SON EXCELLENCE LORD ELGIN ET KINCARDINE, GOUVERNEUR DU CANADA, ETC., ETC., ETC.

Les soussignés, président et secrétaire d'une assemblée publique tenue en la ville de St. Hyacinthe, mercredi le sept avril courant, ont l'honneur d'exposer au nom de la dite assemblée.

Que les habitants de St. Hyacinthe prennent un vif intérêt à l'établissement d'une ligne de chemin de fer de la Pointe-Lévi vis-à-vis Québec pour rejoindre le chemin de fer du St. Laurent à l'Atlantique à un point donné de cette dernière ligne, ils considèrent que l'établissement d'une pareille ligne est avantageux à tout le sud de St. Laurent, principalement aux districts des Trois-Rivières et de Montréal et surtout pour la partie Supérieure de la province et les pays de l'Ouest; car c'est par cette voie que les produits de ces dernières parties du pays seront expédiés sur Québec, surtout quand la ligne aura été prolongée de Laclaire à Hamilton.

Si la confection de cette ligne de chemin (entre la Pointe-Lévi et le chemin du St. Laurent et de l'Atlantique) était abandonnée à l'entreprise particulière et le produit du travail d'une société, il serait inconvenant pour nous de nous en mêler d'une manière à vouloir contrôler l'exercice des privilèges de la compagnie; mais comme cette ligne est une partie intégrante d'un grand chemin de fer qui doit traverser tout le pays depuis la Pointe-Lévi à Hamilton et qui sera partie des fonds de construction doit être fournie par la province, nous croyons que tout contribuable au fonds provincial a droit de s'inquiéter de la direction que devra suivre cette ligne. C'est sous cette impression que nous prenons la liberté de faire les observations suivantes à votre Excellence, persuadés qu'elle voudra bien y avoir égard.

Le chemin est tracé de la Pointe-Lévi à Richemond dans le township de Sipton, sur la rivière St. François où il intersecte le chemin du St. Laurent à l'Atlantique; de Richemond à St. Hyacinthe on compte 42 milles et de Richemond à la Pointe-Lévi 95, si nous sommes bien informés. De St. Hyacinthe à Richemond la direction du chemin est presque "Est"; de Richemond à la Pointe-Lévi la ligne prend une direction "Nord Nord Est" formant les deux côtés d'un triangle dont la corde ou le plus long côté serait la distance de St. Hyacinthe à la Pointe-Lévi par une ligne courant Nord Est; réduisant les différents cours à des lignes droites il résulterait de là que la ligne proposée serait de 18 à 20 milles plus longue par Richemond à

ce qui se passe à chaque assemblée de chaque conseil municipal." Nos allégués sont donc prouvés en grande partie par les admissions même du Canadien qui aurait pu trouver, s'il eût voulu s'en donner la peine, lui l'organe du gouvernement, que les conseils municipaux dans le district de Québec ont fait en peu plus qu'il ne veut bien le reconnaître.

Mais, nous objecte l'écrivain: vous n'avez fait que "quelques bouts de chemin, et des "petits bouts"..... est-ce la ce qu'on appelle "fonctionnement d'un système municipal?" D'abord, nous répondons oui; c'est là le fonctionnement du système municipal qui comprend la voirie au premier rang parmi ses attributions. Que les conseils municipaux choisissent des chemins ou des bouts de chemin, de petits ou de grands bouts, cela nous est parfaitement indifférent au point de vue de l'établissement du régime. La longueur des chemins ou des bouts doit d'ailleurs être subordonnée aux besoins locaux.

Notre confrère voudrait-il par hazard faire construire les ponts sur le sens du cours des rivières, au lieu de les bâtir pour traverser? On aurait pu de la sorte sur de petites rivières faire de grands ponts, et montrer un chiffre de taxes respectables.

Il est donc puérile de chicaner sur des considérations comme celle-ci. Nous ne pouvons pas à la vérité montrer par des statistiques que le Bas-Canada a dépensé £37,000 en travaux de municipalités, parce qu'abord nos municipalités ne publient guères leurs procédés, et que par suite d'idées traditionnelles, nos cultivateurs préfèrent exécuter les travaux ordonnés par les municipalités de leurs mains, par journées et corvées, et de payer une somme d'argent représentant leur travail.

Pourant le travail est de l'argent; et si le travail ne se peut guères mettre dans une statistique, ce n'est pas à dire que la dépense n'a pas été faite. Or, donc, si l'on constatait le chiffre de journées employées pour les contribuables aux travaux de la voirie, le Canadien croit-il qu'on n'aurait pas la somme assez ronde dans tout le Bas-Canada pour montrer que nous payons des taxes. Nous les payons plus mal, il est vrai, que le Haut; probablement qu'elles sont plus onéreuses chez nous que dans la Province Supérieure, mais enfin ces taxes se paient. Et puisque le Canadien fait consister le fonctionnement plus ou moins parfait du système municipal dans le prélèvement de taxes plus ou moins lourdes, il doit être convaincu, si son esprit est libre, que le système fonctionne admirablement.

Mais tout cela n'est qu'enfantillage. Pour nous, le fonctionnement du système municipal consiste dans l'organisation régulière des corps municipaux; dans les réunions telles que prescrites par la loi; dans les élections annuellement faites des conseillers et des maires; dans l'existence enfin d'un corps nommé par le peuple, chargé de veiller sur certaines matières soumises à sa juridiction et par là même conduites au gouvernement central.

Que ce corps fasse ou non des chemins suivant qu'il en a besoin, la chose nous paraît indifférente! L'essentiel c'est que le peuple sache qu'il est maître de conduire ses affaires et que de fait il les conduise à sa guise.

Mais, dira le Canadien, pourquoi prônez-vous ce système. Le peuple fera mal ses affaires. — Pour un temps peut-être; pas pour toujours. Au contraire, le peuple a pour lui l'instinct de ses intérêts. Il ne tarde pas à s'apercevoir du mal qu'on lui fait ou qu'il se fait à lui-même, et dès qu'il le voit, le remède vient bientôt.

Au contraire, avec votre système de tout faire pour lui, il ne s'instruit pas, il s'aigrit, il s'arabote contre les améliorations par lesquelles vous voulez le conduire, et vous avez tout perdu.

Le temps sont vraiment durs pour les malheureux rédacteurs de journaux, surtout pour ceux qui n'ont pas le bonheur de persister absolument comme tout le monde. Non seulement on n'a pas la moindre indulgence, la moindre tolérance pour eux, mais encore on se fait un malin plaisir de trouver des incorrections dans tout ce qu'ils disent, que l'expression de leur pensée le comporte ou non. On exploite contre eux des préjugés haineux, des passions toujours dangereuses, dont l'action ne peut être aucunement utile à la société, mais qui en définitive faussent toujours le jugement public. Une seule considération peut consoler de cet état de choses, c'est que si la vérité marche à pas lents, elle marche cependant, et que tôt ou tard on reconnaît de quel côté se trouvent le bon sens et la raison.

Nous ferons remarquer au rédacteur du journal "Le Semeur Canadien" que nous n'avons pas rendu compte des lectures de MM. Brownson et Emerson. Si nous jugions convenable de le faire, nous en donnerions une idée un peu plus complète.

La ville de St. Hyacinthe, comme on le voit dans une autre colonne, vient de s'occuper de la direction que prend le chemin de fer de la Pointe-Lévi pour relier Québec au chemin de fer de Portland. Il serait imprudent pour nous, dans les circonstances, de prononcer sur le mérite de la ligne à Richemond ou de St. Hyacinthe, car nous n'avons sous les yeux aucun document sur lequel nous puissions fonder une opinion discutée.

Cependant et de prime-abord nous pouvons dire qu'il paraît logique et raisonnable de donner à ce chemin qui devra se faire en grande partie aux frais de la province, parait-il, une direction telle que le plus grand nombre possible des contribuables aux fonds publics en retire du profit. Or, sans compter que Montréal et tout le Haut-Canada ont intérêt à abréger la route entre Québec et Montréal, il faut songer que toute la population entre la Pointe-Lévi et Sorel n'a d'autre moyen de communication facile que par le port St. François. On avouera que c'est un état de choses peu propre à favoriser le développement de nos ressources. La ligne de la Pointe-Lévi à St. Hyacinthe aurait le double avantage de relier cette partie du pays aux deux grands centres de population et d'abréger la voie de 20 milles. Nous espérons donc que l'exécutif, s'il a quelque chose à faire dans cette voie, s'occupe de cet importante question.

A une assemblée des citoyens de la ville et paroisse de St. Hyacinthe, tenue au Palais de Justice, ce septième jour d'avril mil huit cent cinquante-deux, à sept heures P. M. Donald George Morison, écuver, étant ap

pelé à la chaire, et Horace St. Germain, écuver, d'agir comme secrétaire, Il fut résolu ce qui suit, savoir: 1° Que les habitants de St. Hyacinthe prennent un vif intérêt à l'établissement d'une ligne de chemin de fer partant de la Pointe-Lévi, vis-à-vis Québec, et rejoignant le chemin de St. Laurent et de l'Atlantique à un point donné, et que l'établissement d'une pareille ligne serait d'un avantage immense pour tout le sud de St. Laurent, pour tout le district de Montréal, celui des Trois-Rivières, la Province Supérieure et les pays de l'Ouest.

2° Que cette ligne deva être faite en grande partie avec l'assistance du gouvernement provincial et à même ses fonds, tous les habitants de cette province ont droit de s'inquiéter de la direction que devra suivre cette ligne.

3° Qu'en faisant de Richemond le point de jonction de la ligne de Québec avec celle de St. Laurent et de l'Atlantique, on ne rend pas justice à la grande majorité de ceux qui auront occasion de s'en servir, en ce que cette route rend le trajet entre Québec et Longueuil de près de 18 à 20 milles plus long que par une ligne allant de St. Hyacinthe à la Pointe-Lévi; que ce surplus de chemin qu'on impose sans aucune bonne raison au commerce et aux voyageurs, leur fera perdre beaucoup de temps, et leur causera une dépense inutile et considérable.

4° Qu'une ligne allant de St. Hyacinthe à la Pointe-Lévi éviterait ces frais et retards, et aurait les avantages de parcourir tous et n'offrant aucun obstacle sérieux; que cette ligne passerait à travers un pays riche, abondant en produits de l'agriculture et de l'industrie, et à la portée de la plus grande partie des moulins de la rivière St. François et autres.

5° Qu'il serait à propos de faire un tracé d'une ligne entre la Pointe-Lévi et St. Hyacinthe, de manière à rencontrer les besoins de toutes les paroisses intermédiaires, et que l'exécutif en faisant faire ce nouveau tracé et y plaçant le chemin proposé, rencontrerait l'approbation de tous les producteurs et des voyageurs, de la rivière St. François, de St. Hyacinthe, Montréal, et de tous les pays dont les anciens établissements de long du fleuve St. Laurent, et diminuerait beaucoup les frais de construction en passant par un pays défriché, unids dans une grande partie du parcours, les produits prendront nécessairement cette route pour Québec et les Provinces Inférieures.

6° Qu'un mémoire fondé sur ces résolutions, signé du président et du secrétaire, soit adressé à l'exécutif de cette province, demandant un nouveau tracé entre St. Hyacinthe et la Pointe-Lévi.

7° Qu'un comité de cinq membres, dont trois formeront un quorum, soit nommé, et qu'il soit chargé de correspondre avec les habitants des paroisses et autres localités environnantes, et que ce comité ait sous sa présidence, et que ce comité soit composé de Donald George Morison, Thomas Boutilier, Louis A. Dessaulles, Louis V. Sicotte et Maurice Buckley, écuvers.

Et après remerciements votés à MM. le président et secrétaire, l'assemblée s'est ajournée.

(Signé) D. G. MORISON, Prés. H. ST. GERMAIN, Secr. (Vraie copie) H. ST. GERMAIN, Secr.

